

*Soissons, fin octobre 1921*

**R**egarder le quai reculer lentement, dans le nuage de vapeur voiler le déchirement.

Cœur entre crainte et légèreté, Hélène essuie du revers de son gant la vitre embuée. Une vague d'émotion teintée d'appréhension submerge le rivage de ses yeux. Premiers soubresauts du wagon, la porte du compartiment glisse. Au mouvement feutré, la jeune femme tourne la tête. Simple réflexe. Savoir qui partagera la première partie de son voyage. Elle ne peut s'empêcher de détourner les yeux. Côté intact d'un visage qui s'offre, symétrie brisée d'une mâchoire difforme, d'une paupière tombante à demi close dont elle peine à détacher son regard. La gueule cassée n'ose lui faire face pour la saluer et elle lui en sait gré. L'homme s'assied maladroitement à la place la plus éloignée, comme pour s'excuser d'être si laid. Dissimulée pour partie derrière un col haut : sa honte. Ce que l'obus a arraché. La blessure lui a ôté la parole, et c'est sans doute mieux ainsi. Jamais il n'aura à raconter, à dire, à donner corps aux

atrocités. Il sort un livre de la poche de son manteau et plonge dans une lecture attentive. À l'extrême laideur de ses traits aujourd'hui, il refuse qu'on puisse imaginer que s'ajoute l'ignorance, aussi cultive-t-il un monde parallèle, fait d'essais philosophiques, de recherches scientifiques, d'innovations techniques. Il lit, il pense, il espère. Qui peut savoir de quoi demain sera fait ?

De nouveau, le paysage défile avec lenteur. La nature et sa délicate fraîcheur transparaissent et ne tarderont pas à recouvrir toutes traces de la guerre, quand lui reste monstrueux malgré les tentatives des chirurgiens pour lui redonner un visage humain. Cette femme est si belle, ne l'incommode-t-il pas ?

Sortis du bourg, les rails pénètrent des bosquets plus denses, les habitations s'estompent, la campagne encore écorchée s'étend entre les brèches. Son chapeau cloche qu'Hélène s'apprête à ôter avec désinvolture laisse entrevoir quelques mèches de cheveux bruns. Portés mi-longs, ils soulignent ses joues rosies par l'agitation du départ. Elle se ravise, se contente de pencher la tête pour constater l'effet dans son miroir de poche. Une femme tête nue en société s'expose à trop de familiarité, alors elle s'en tient à une position confortable tout en s'assurant que sa tenue est convenable. La demoiselle est soucieuse de son allure : ligne sobre, guindée, élégante, mais sans ostentation. Une robe pratique. La route sera longue, le voyage solitaire.

Elle doute. Pourra-t-elle endurer de passer plusieurs heures ainsi dans la promiscuité effrayante de la Grande Guerre ? Une sorte de curiosité malsaine la pousse à soutenir du regard le visage défiguré. Une indiscretion morbide, pour s'assurer qu'elle a bien existé, cette satanée bouche-

rie. Pour vérifier qu'elle est bien finie aussi. Elle qui ne l'a vécue qu'à travers les quelques informations que la censure paternelle laissait filtrer.

L'enthousiasme patriotique porté par le discours de son père déjà trop âgé pour être mobilisé avait égaré sa jeunesse. Étourdie de la bravoure des hommes relatée par les journaux niant l'horreur des combats, nourrie de prosélytisme civique, Hélène avait traversé la guerre dans une subjective sécurité.

Mais n'était-il pas aussi plus facile pour une jeune fille romantique de préférer les hauts faits des généraux, les exploits de l'aviation, aux récits des soldats aux membres arrachés, aux poumons brûlés, aux vies dévastées ? L'épopée des héros avait ainsi passé sous silence l'effroi du premier bombardement qu'elle avait vécu terrée, arasé les tombes improvisées jusque dans les jardins de l'hôtel de ville, versé à l'oubli les spectres des immeubles semblant danser accrochés à des façades noircies par les incendies, vomissant vers la chaussée les pierres de leurs voisins éventrés.

L'armistice signé, la victoire des Alliés avait fait taire les images de la cité mutilée, des arbres décapités, des hommes estropiés.

Vivre, danser, écouter un opéra, aller au music-hall, jouer un air de piano ou lire étendue au soleil, voir l'océan et même s'y baigner, naviguer. Voilà ce à quoi elle aspirait. S'envoler. Oui, pourquoi pas ? Voler. Elle monterait les avions et elle toucherait le ciel. Et au-delà du ciel, qu'y avait-il encore ? Son petit monde, intact de l'intérieur, lui donnait confiance en sa destinée. La guerre était finie. La vie ne faisait que commencer. Elle serait belle, quoi qu'il en coûte.

En 1918, Hélène n'avait pas encore vingt ans. Elle avait retrouvé Soissons, le cœur serré, laissant derrière elle des années d'exil doré pour une ville martyrisée.

Dans ce compartiment, trois ans après, la beauté pour moitié ravagée d'un visage humain n'est qu'un détail qu'elle balaie d'un revers de main comme la poussière sur son manteau et oublie dans l'instant.

Paris. Étape effervescente, bouillonnante. Le temps est compté avant la correspondance. Il faut faire vite. Et bien. Laisser ses bagages en consigne. S'extraire de la foule sur le quai. Gagner le boulevard.

Il y a bien longtemps qu'elle n'a vu autant d'automobiles. La chaussée n'est qu'un ballet désorganisé. Triporteurs, charrettes à bras et fardiens, voitures à cheval, attelages, camions, omnibus évoluent au rythme du sifflet des agents de ville. Elle reste figée, grisée par tant d'agitation. Le monde est bien vivant ! En tête de station, elle monte dans un taxi.

Quelques heures à peine pour trouver ce qu'il lui a été demandé de faire envoyer à Soissons. Les recommandations sont nombreuses, elle doit en tenir compte pour ne pas risquer de décevoir sa chère maman. Heureuse de retrouver l'excitation frivole des grands magasins, Hélène pénètre l'imposant bâtiment comme on entre dans un conte de fées. Plumes, rubans, tissus, chapeaux, robes et jupons, bottines emplissent l'espace saturé de présentoirs, de vitrines que couvrent des mains agitées, des regards crispés. Les employées courent, les clientes s'exaspèrent. Elle se raisonne, il n'est pas question de s'attarder entre les rayonnages, d'entrevoir les dernières nouveautés, ni même

de s'intéresser aux prix affichés. Le temps n'est pas à la futilité, elle le sait bien et si ce n'étaient l'encombrement dû à son manteau et la crainte de mourir étouffée, elle se serait jetée à corps perdu dans la foule déjà dense en ce milieu de matinée. Si elle avait été Moïse, pense-t-elle, elle aurait fendu de son bâton cette mer humaine pour gagner l'étage des tapis et tentures, sa terre promise.

Lorsqu'elle y parvient enfin, du haut de l'escalier, elle contemple la marée mue par un plaisir d'achat compulsif. Prises dans une frénésie que la coquetterie seule ne saurait justifier, des femmes envoûtées par la proximité de tout un monde à consommer chassent les temps morbides à coups de lubies, de fantaisies devenues vitales, de caprices immaîtrisés. Une société qui panse ses plaies en s'adonnant à l'excès. Hélène sait raison garder. Elle veut aller loin, et cela demande de la rigueur. Elle s'en tiendra à sa liste de commissions.

Le vent glacial qui s'engouffre sous la verrière de la gare pousse la jeune femme, ses paquets devant elle. Des achats attentifs. Peu encombrants, mais qu'elle ne saurait soulever seule. Le porteur ouvre la voie. Le quai est aux adieux écourtés, transis. Ses bottines avancent malgré elle. Ses pieds, anesthésiés par le froid, sont les premières victimes de l'interminable matinée de piétinement dans la capitale. Déjà la locomotive aux ordres du contrôleur souffle ses nuages de vapeur. Elle hâte le pas, houspille le jeune homme devant elle. Avec le soulagement du devoir accompli, elle franchit finalement le marchepied avec légèreté. La route qu'elle s'est tracée s'ouvre à elle. L'employé des chemins de fer place les valises dans le compartiment.

Elle entre, salue discrètement les voyageurs. Déséquilibrée par la secousse du départ, elle se retient du plat de la main sur la cloison, glisse son bagage de ville et un petit colis sous son siège, s'assied avec délicatesse tout en dévisageant ses compagnons pour les heures à venir. Elle se félicite de l'achat d'un billet de première pour aller jusqu'à Bordeaux. Certaines dépenses valent d'être faites.

Elle est à dix heures du début de sa vie. Roger moins dix heures. Cela la comble de bonheur et peu importe si les femmes la regardent avec mépris, signant là plus de jalousie que de mésestime. Dans une ville rendue féminine à outrance par le manque d'hommes, rencontrer un mari était hasardeux. En dégoter un qui ne soit ni vieux, ni infirme, ni malade, ni hanté par les combats au point d'être rongé par la folie pouvait s'avérer complexe autant que laborieux.

Roger fait figure de héros. Dans les restes de ce monde ravagé, être heureux devient insolent. Bientôt elle sera Madame Duménieu. Cette pensée la fait sourire alors qu'elle ôte ses gants, assise contre la fenêtre. Madame l'épouse de l'adjudant Duménieu. Aucun doute d'ailleurs qu'il ne finisse commandant. Elle serait Madame la Commandante ? Elle ferme les yeux sur un soupir de satisfaction autant que de fatigue. L'après-midi commence à peine, elle sent la faim tirailler. Avec précaution, elle déplie un mouchoir sur ses genoux, d'où elle sort un morceau de brioche préparé par la mère Alice, comme lorsqu'elle était enfant et qu'elle partait à travers la campagne ramasser des baies pour les confitures. Un rayon de soleil traverse le panache de la locomotive. Le wagon bringuebale. Les têtes dodelinent au rythme des joints sur les rails. Hélène se laisse bercer. Une étape est franchie. Elle ne reviendra pas en arrière. Ce qu'elle abandonne derrière elle, elle l'aime

profondément. Ce vers quoi elle va, cet inconnu lointain, ce rêve ensoleillé près d'Arcachon, cette vie qu'elle imagine, elle l'embrasse avec ferveur.

Elle a le droit de bousculer l'avenir. Elle a le droit de refuser de voir le champ des ruines, les existences brisées, les gueules cassées vendeurs de billets de loterie, les orphelins mendiants, les veuves inconsolables, les mères aux fils sacrifiés. Elle a le droit de vouloir vivre aujourd'hui dans cette liberté grisante d'enfant gâté.

Dans la toute-puissance de ses vingt ans, elle est partie.  
Roger la rendra heureuse.



Les retrouvailles sont cet instant magique et saisissant où le doute questionne la réalité. Où chacun se demande si celui qu'il espère sera tel qu'il l'a quitté, si le temps et la distance n'ont pas altéré l'image de l'autre ou faussé la sienne. La peur du désenchantement cristallise les secondes, tient au bord du précipice les cœurs qui s'attendent.

Ils se sont promis l'amour. Une vie intense, pleine de joies, aussi vaste que le ciel, aussi longue que l'éternité. Hélène, à la descente du train, pose son regard sur celui qui lui tend la main. Son éternelle veste de cuir sur un pantalon de golf, sa casquette et ses lunettes de conduite achèvent une silhouette des plus agréables. Il est vraiment très bel homme, son aventurier.

Il est tel qu'elle l'a rêvé.

Elle est celle qu'il désire.

Cela suffit à sceller leur destin. Elle se jette à son cou, fi des convenances ! Elle est venue, pourquoi s'occuper de ce que peuvent bien penser de parfaits inconnus sur un quai de gare ? Elle a quitté Soissons, renoncé à ses parents. Elle ne s'est pas enfuie. Elle aurait tant voulu les emporter derrière elle dans ce bonheur tout neuf, se sentir forte de leur béné-

diction. Mais ils ne la lui ont pas donnée, alors elle s'en est passée parce que rien n'est plus évident à ses yeux que cette existence promise aux côtés de Roger.

À Libourne, l'automobile s'engage sur la rue Chanzy face à la gare pour gagner la place Decazes. Hélène remonte le col de fourrure de son manteau. À demi cachée, protégée du vent, elle observe cette terre inconnue. Triste. Grise. Il n'y fait pas aussi froid que dans l'Aisne, mais avec la nuit, l'humidité est tombée, nimbant d'une brume pénétrante la petite ville girondine. Elle soupire doucement. Sans doute la fatigue du voyage altère-t-elle son humeur au point de rendre son jugement défavorable.

— Ma mère nous attend pour dîner, elle se réjouit de faire ta connaissance.

Hélène sourit à Roger, elle ne répond pas, sa voix ne saurait passer au-dessus du bruit du moteur et elle ne peut lui avouer à quel point elle est anxieuse, désireuse de faire bonne impression sur Madame Duménieu qui sera bientôt sa belle-mère. Depuis le décès de son mari, c'est André le frère aîné de Roger, commandant de la Légion étrangère, qui fait figure de chef de famille. Il ne sera pas présent, mais son ombre glorieuse plane sur cette présentation. Quelques mois à peine qu'elle a fait la connaissance de Roger et si ses propres parents ont été réticents à leur rapprochement, qu'en est-il de sa future belle famille ? Comment sera-t-elle accueillie ?

Ses yeux sombres que Roger entrevoit dans la lumière du dernier réverbère sont adoucis par un léger sourire qu'assagit encore la grande finesse de ses traits. Un voile de tristesse et d'inquiétude estompe la jeune fille pétulante qu'il connaît.

— Ne te tourmente pas ma chérie, tu es parfaite et ma mère t'adore déjà ! veut-il la rassurer.

La voiture fonce vers les quais de l'Isle dans la nuit noire. Hélène se laisse porter. S'abandonne. Maintenant, le sort en est jeté. Madame Duménieu mère n'aura pas choisi sa bru. Et alors ? Elle saura se faire apprécier. Telle qu'elle est et a toujours été : courageuse et volontaire. Une mère qui n'a que des fils ne peut être qu'heureuse d'avoir une fille, tente-t-elle de se persuader. En quoi donc Hélène déplairait-elle ? Elle a ruminé cela une bonne partie du trajet. On lui a appris à vivre avec simplicité, sans ostentation. La supériorité portée avec modestie en est d'autant plus grande.

La très belle situation de la famille d'Hélène peut faire autant d'admirateurs que d'envieux. Trop récente pour ne pas être suspecte. États-Unis, Chicago, l'univers automobile naissant a fait le succès de son grand-père Mouton. Son père, véritable visionnaire du progrès, doué en affaires, a suivi et pérennisé l'envolée de la fortune familiale. Il gère un portefeuille boursier important d'une main avisée, que les médisants qualifient de chanceuse. La période trouble qui s'achève rend douteux ce qu'en d'autres temps on aurait simplement dit osé et le statut de rentier d'Alexandre Mouton attise les convoitises, jusqu'au sein de sa propre fratrie.

Dès le premier contact, il y avait eu comme un vent glacial, une froide retenue des Mouton envers Roger. Présence indésirable, déstabilisation du schéma familial. Alexandre Mouton avait tout fait pour éloigner sa fille de celui qui n'était à ses yeux qu'un séducteur. Hélène, l'héritière, image conforme au modèle social, éducatif, religieux destiné à asseoir la position d'une famille, au bras d'un coureur de dot... À la froideur de son père s'était ajouté le désespoir de sa mère. Culpabilisant à souhait. Comment leur enfant unique pouvait-elle penser les abandonner ?

Ne l'avaient-ils pas assez aimée ? Ce n'était pas ainsi qu'ils l'avaient éduquée. Que dirait-on d'elle ? D'eux ?

Comme il était difficile d'être ainsi prise au carcan de la bonne société. Quelle mystification ! Vouloir à tout prix plaire à ceux qui n'attendent qu'un faux pas. Ils vous tolèrent à demi-mot, car la fortune impose bien des compromis. Mais si elle venait à manquer, existeriez-vous encore ?

Entre le respect aimant dû à ses parents et la vision d'un avenir imperceptible à leurs yeux, Hélène avait affirmé son désir d'indépendance. Elle renonçait à une immédiateté faite de confort, de facilité, de sécurité pour se piquer d'aventure. Un caprice, une fantaisie d'enfant gâtée, une passade... la réalité la rattraperait ! Du moins l'espéraient-ils. Son départ pour la Gironde n'a pas été chose facile, à elle maintenant de montrer qu'elle a pris la bonne décision.

Tout est à construire dorénavant. Cette inclination aussi inattendue qu'irrésistible pour Roger porte ses espoirs les plus fous. Il est tout ce qu'elle souhaite. Ce dont elle rêve et même plus encore. Il est son évidence. Il est l'autre chemin, celui qui a avancé, parallèle au sien, jusqu'au jour de leur rencontre.

Le conflit était achevé depuis à peine une année. Dans l'urgence, la reconstruction mobilisait toutes les forces, mais les fonds et la main-d'œuvre faisaient défaut. Les appels à la solidarité rapprochaient les familles dont une partie subsistait dans la zone rouge, là où le champ de bataille confondait terre et enfer. C'est Jeanne, chère amie avec qui Hélène avait partagé tant de bons moments depuis l'enfance, qui les avait présentés. Il était un cousin éloigné, originaire de Morcenx dans les Landes, en permission pour quelques jours, il était venu jusqu'à Soissons, mandé par sa mère pour prendre des nouvelles de sa tante, s'enquérir de l'état de leur maison et proposer son aide.

Là où le manque de tout laissait les réfugiés par milliers sous des abris de tôle ou de bois, les liens familiaux se resserraient autour des survivants et les hommes se déplaçaient en nombre pour apporter un soutien, pour tenter de retrouver un disparu, pour simplement voir, toucher du regard cette ligne de honte. Le champ du massacre. Fort heureusement, la famille de Jeanne, tout comme celle d'Hélène, avait bénéficié de l'accueil de parents et pu s'éloigner des zones de combat. Pourtant, dès le printemps 1918, fort de la présence sur le territoire français des troupes du corps expéditionnaire américain du général Pershing, Alexandre Mouton, sans attendre la fin du conflit, avait choisi de rentrer à Soissons avec sa femme et sa fille Hélène. La ville était proche de la ligne de front, mais il se devait de marquer sa confiance dans la victoire imminente des alliés. De retour chez eux, il avait constaté qu'une fois de plus l'insolente chance avait épargné les siens. Leurs maisons, laissées aux bons soins de la mère Alice et du père Léon, domestiques à qui on avait confié les clés, les réserves et les meubles qu'on n'avait pu emporter, étaient intactes. Cependant, les combats étaient loin d'être terminés et la ville reprise par les Allemands au mois de mai allait souffrir encore. Les habitants continueraient à se terrer en leurs caves, priant le ciel d'épargner leurs abris, leurs vies.

En ces temps les vivres manquaient, l'approvisionnement depuis Paris était aléatoire et la campagne ravagée ne donnait plus. Pourtant au 12 rue de Guise, on pouvait regarder le bouillon dans les yeux, toujours agrémenté de sa volaille, les provisions emplissaient le garde-manger. Sans opulence, sans indigence non plus.

Hélène s'était accoutumée au bruit sourd du canon qui tonnait alors qu'elle repassait ses gammes au piano. Elle enchaînait « *con fuoco*, puisque c'est ce qu'ils veulent ! » pour

couvrir le grondement de l'artillerie. « Si les hommes sont fous, disait-elle, je serai plus folle qu'eux ! » Rien ne semblait pouvoir l'effrayer. Pas même lorsque les vitres avaient volé en éclats, ou que le sol avait tremblé et que s'était effondrée la murette de pierre au fond du jardin sous un tir d'obus, dont l'un qui n'avait pas explosé narguait les occupants de la maison, planté bien droit au cœur de la pelouse.

Furieuse, elle s'était alors levée. Tempêtant contre la barbarie de la guerre qui ne laissait pas les jeunes filles étudier la musique en paix.

— N'ont-ils pas assez de ruines ? Que leur faut-il de plus ? La cathédrale est à terre, les ponts sont coupés, les routes sont dévastées, veulent-ils mon piano aussi ? vitupérait-elle.

Sa mère tentait de la raisonner, l'appelait à s'abriter à la cave, mais elle n'entendait rien. Non, elle refusait. Elle n'était pas revenue chez elle pour se cacher. Elle défiait la fatalité de l'arrogance de sa jeunesse. Elle poussait l'effronterie au-delà du courage, jusqu'à l'inconscience. Affirmait une liberté de ton qui convenait peu à la jeune fille que ses parents attendaient.

Lorsque, le 2 août 1918, du sommet de la cathédrale flotta la ceinture rouge du lieutenant Grand pour informer la population soissonnaise de la libération de la ville, Hélène sortit dans la rue, nu-pieds, agitant le rideau du vestibule qu'elle venait de décrocher. Unique pièce d'étoffe rouge qu'elle ait trouvée... Derrière elle, la mère Alice aux cent coups courait en s'essuyant les mains sur son tablier. Cette petite aurait sa peau...

La paix, l'arrêt des combats... Tout avait cessé du jour au lendemain. Plus aucun bruit. Seul résonnait le cliquetis des chenillards tirant leurs tombereaux de cadavres.

Madame Mouton mère mit un point d'honneur à recevoir de nouveau pour le thé chaque semaine. Le mercredi était son jour avant guerre, il en serait de même après. C'était sa reconstruction personnelle. Reprendre la vie là où elle l'avait mise entre parenthèses. Hélène et ses amies étaient en âge de se marier. Les prétendants, eux, étaient encore mobilisés, combien reviendraient ? Des partis envisagés, le compte était vite fait. Exclure les grands blessés, écarter les infortunés, repousser les débauchés, refuser les déserteurs, les lâches, les planqués notoires... Un beau pedigree se doit d'aller avec une conduite héroïque et une ou plusieurs citations faisaient briller les yeux des mères, et parfois des filles. Il fallait rétablir les usages de la bonne société afin de garder son rang. Peu d'élus franchirent le cap du thé du mercredi. Le cercle restreint des connaissances et amis avait lui aussi subi de lourdes pertes et on parlait plus souvent des morts, regrettant la beauté de l'un, l'esprit d'un autre, la fortune d'un troisième, que des vivants. Tout était à reconstruire.

Le désobusage et la mise en sécurité des ruines avaient été la préoccupation première des villes martyres. Les hommes manquaient et la contribution des prisonniers de guerre était une piètre aide. Comment leur demander du cœur à l'ouvrage ? À la défaite, on ajoutait l'outrage. Pourtant il fallait bien qu'il y ait réparation. On avait trop souffert. Le volet financier était au cœur des bureaux ministériels. Comment chiffrer ? En haut lieu, on travaillait à la détermination des sanctions qui seraient prises à l'encontre de l'Allemagne et de ses alliés. Des campagnes, des villes, remontaient les doléances. Occupations, expulsions, exactions, pillages, préjudices matériels et moraux. L'heure était au déballage, à l'inventaire, lorsqu'à l'arrivée de l'hiver, à la présence cachée de projectiles non écla-

tés, aux restes de sabotage laissés par les Allemands en déroute, aux difficultés de circulation sur les routes, aux entonnoirs d'obus comblés de manière hasardeuse avec le tout-venant des démolitions des villages était venue s'ajouter la grippe espagnole. La mort, encore et partout. La peur, la suspicion avaient alors changé la face de l'ennemi. Danger intime, invisible, dérangeant. On pointait du doigt les étrangers, les milliers de coolies chinois venus par trains spéciaux pour accomplir les basses besognes, les immigrés qu'on évitait. Tout devenait suspect.

Les poilus étaient démobilisés par vagues, libérés de leurs obligations, remerciés d'un complet civil, d'un petit pécule et de la propriété de leur casque. Harassés, affaiblis, ils erraient aux abords des gares. La perte du lien de soumission, la privation de commandement les laissait comme des enfants perdus. Partir, quitter ses hardes de guerre, faire le deuil définitif des camarades morts, se séparer des compagnons ayant survécu, enfouir la violence extrême au fond de la tranchée, la supprimer de sa tête, de ses mains tremblantes, quand on les avait encore. Et retourner à la vie civile. La démobilisation prenait du temps. Les hommes les plus meurtris devaient retrouver leurs familles les premiers. Mais rentrer comment ? Le rétablissement des axes de communication ne pouvait attendre, pas plus que le recensement et l'inhumation décente des cadavres ensevelis jusqu'à plusieurs mètres de profondeur par endroits. Chinois, Tonkinois, Sénégalais, Italiens, l'immigration de besoin s'amplifiait. Déblayer, réparer, araser, creuser, déterrer, niveler, effondrer, aplanir... masquer, effacer et pour finir sanctuariser. Offrir aux familles qui ne retrouveraient pas leurs fils un lieu, exutoire à leur peine, des monuments, des noms gravés pour donner corps à l'absence, faire le deuil.

À terre tout était obstacle. Plus de route, plus aucun repère. Bois, terres agricoles, fermes et villages réduits à néant dans un enchevêtrement infernal de fers, de cratères, de boue, de restes humains et animaux. Roger, affecté alors à la BR 35, assurait depuis la fin de la guerre des missions d'observation. Son escadrille était en plus en charge de la toute nouvelle liaison Paris-Strasbourg, aussi s'était-il rapproché à la demande de sa mère de la famille Durieux, branche secondaire du côté maternel. Il y avait découvert sa cousine Jeanne, de quelques mois sa cadette, jeune fille sage autant que douce, se destinant au professorat. Il prit l'habitude à chaque permission de passer du temps à Soissons. Les liens étroits entre les Durieux et les Mouton rendirent la rencontre d'Hélène et Roger inévitable.

Il était, dans les airs avec son appareil photo, les yeux des topographes qui refermaient l'immense cicatrice de la ligne de front. Pour les jeunes filles, il incarnait la bravoure des pilotes qui avaient donné une nouvelle dimension à la guerre. Devançant sa classe de mobilisation, engagé dès le premier jour de sa dix-huitième année en 1915, il était passé à l'aviation en 1917. Dijon pour commencer, l'école préparatoire, puis Chartres, l'école de pilotage où il avait été breveté, et le camp d'Avord en école de perfectionnement. Hélène était immédiatement tombée sous le charme du jeune pilote. Figure héroïque, éblouissante, alliant l'éclat de l'aventurier au prestige de l'uniforme. Très rapidement, la rencontre fortuite devint rapprochement. Les cœurs s'ouvrirent et avant qu'il ne parte rejoindre sa nouvelle affectation dans le Sud-Ouest, Roger demanda à Hélène de l'épouser. C'était le premier jour du printemps 1921, elle n'avait pas encore atteint sa majorité.

Alexandre et Hélène Mouton mère s'opposèrent immédiatement à cette union qui leur enlèverait leur unique enfant.

Celle qu'ils avaient espérée si longuement, qu'ils avaient attendue en vain durant leurs jeunes années. Ce cadeau du ciel offert par une autre femme. Ce secret censé préserver Hélène, assorti du silence familial, du non-dit protecteur. Pour tous, ils avaient eu le bonheur de devenir parents au cours d'un séjour de plusieurs mois aux États-Unis. Pourtant, ils savaient bien que le jour viendrait où la vie ne se contenterait plus d'un mensonge pour s'écouler. Hélène, en posant ses premiers actes majeurs, découvrirait ses origines.

Alexandre prit alors une ultime décision : au jour de ses vingt et un ans, il adopterait Hélène, faisant ainsi de sa fille de cœur l'unique et légitime héritière de sa fortune. Peut-être Hélène se ressaisirait-elle et entendrait-elle raison, renoncerait-elle à ce projet de mariage insensé. À ce jeune homme. Cet intrigant.

Mais, sa majorité acquise, la jeune fille obtenait une liberté toute nouvelle. Et ce qu'elle désirait le plus au monde, c'était épouser Roger. Compter sur un revirement de sa part, c'était comme espérer redresser la tour de Pise. Alexandre n'eut d'autre choix qu'accepter le mariage de sa fille. Il imposa cependant que soit établi un contrat par maître Jouy à Soissons, en prévision d'une union dont la date n'était pas encore arrêtée.

Hélène avait grandi sans qu'ils puissent contenir l'insatiabilité de ses envies.

Il fallait que Roger ne soit qu'une passade.

Ils devaient la protéger malgré elle.

Elle les quitta pourtant.

Sans leur assentiment, elle prit le train pour Bordeaux. Mais que pouvaient-ils opposer à un caprice de plus de leur fille ? Ils y avaient trop souvent cédé. C'était Roger qu'elle

avait en tête, comme elle voulait un sucre d'orge ou une poupée lorsqu'elle était enfant. Aujourd'hui, il était affecté à l'école de tir de Cazaux, en Gironde dont il était originaire. C'est donc là qu'elle désirait être. Elle avait parcouru la France pour le rejoindre, mais elle aurait tout aussi bien traversé l'Atlantique ou le désert de Gobi. Rien d'autre ne comptait qu'être à ses côtés.

Dans cette voiture, Hélène savoure ces premiers instants de liberté. De sa vie de femme. La nuit cache la ville, de ses yeux à demi clos glissent des larmes attisées par le vent frais. Dès demain, il faudra entreprendre les dernières démarches nécessaires à la publication des bans pour pouvoir célébrer leur mariage. Son cœur souffre en pensant qu'elle y sera seule. Qui la conduira à l'autel ? Ses parents ayant montré une grande défiance envers Roger dès les premiers temps de leur connaissance, les relations familiales sont tendues, y compris avec ses oncle et tante. Elle, leur unique fille, leur désobéit au risque de les briser de chagrin.

Comme elle aurait préféré entrer en cette vie au bras de son père !

La fortune des Mouton était l'objet de toutes les attentions. Roger qui n'avait pas été adoubé par la famille passait pour un coureur de dot. Un séducteur. Un irresponsable. Bien injustement. Hélène avait donc attendu l'âge de la nubilité. Elle avait affronté chaque difficulté avec détermination. Fût-elle une fille, elle n'en avait pas moins un caractère volontaire et entêté. Ce qui, sans qu'il ose se l'avouer, rendait Alexandre Mouton extrêmement fier d'elle.

*Libourne, mardi soir*

*Maman chérie,*

*Je suis à Libourne depuis dimanche, demain je vais à Bordeaux faire des achats et après-demain à Cazaux commencer notre installation. Je n'aime pas Libourne et j'ai hâte d'en être partie. C'est encore plus laid que Soissons et puis avec leur diable d'accent je ne comprends rien, je serais certes moins dépaycée à Londres ou à New York.*

*Je pense bien à vous et vous embrasse tous deux bien affectueusement.*

*Votre petite Hélène*

*As-tu bien reçu les colis de Paris et en es-tu contente ?  
J'ai fait de mon mieux !*

*Nous nous marions lundi prochain, les difficultés se sont aplanies, mais il nous faut attendre le certificat de publication de Soissons. Je n'ai pas trouvé les mêmes tentures, mais j'ai assorti les nouvelles aussi bien que j'ai pu. Les tapis de velours sont hors de prix. J'ai pensé que celui que j'avais acheté ferait ton affaire<sup>1</sup>.*

---

1. Les lettres d'Hélène ont été retrouvées en 2011. Elles sont réelles et n'ont pas été modifiées.  
(Note de l'auteur.)